

l'acoustique : mais nous leur apprendrons de chacune ce qu'il leur est nécessaire d'en savoir pour comprendre les phénomènes dont elles sont entourées, et ce qui leur est utile pour gouverner leur ménage avec intelligence, et pour y répandre le bien-être sans contrevenir aux lois de l'économie. De combien d'erreurs funestes à la prospérité des familles ne préserverait pas, par exemple, la connaissance de ce qui a trait au chauffage, à l'éclairage, à l'habillement, à la salubrité des habitations ? Nous n'irons pas non plus perdre des jeunes filles dans tous les détails de la chimie, cette science qui tient à tout, qui touche à tout, au point d'être devenue de nos jours presque sans limite. Mais n'y a-t-il donc pas une chimie domestique, une science du pot-au-feu, si l'on peut dire ainsi, que toutes les femmes devrait posséder ? Ne leur serait-il pas utile de connaître les principales propriétés des corps, celles des acides, des alcalis et des sels, d'avoir une idée de leur manière d'agir les uns par rapport aux autres, des combinaisons qu'ils peuvent former entre eux, des inconvénients ou des dangers auxquels ils exposent, et des moyens de s'y soustraire ou d'en combattre les fâcheux effets ? Le fourneau de la ménagère n'est-il donc pas un laboratoire, où s'accomplissent sous sa direction une foule de combinaisons qui intéressent le bien-être de la famille ?

Les sciences naturelles, dans leurs différentes branches, ne nous offrent pas moins que les sciences physiques, une foule de sujets d'étude, dont la connaissance est aussi agréable pour les jeunes filles, que l'ignorance en est souvent fatale. Il suffirait pour cela d'indiquer tout ce qui a rapport à la connaissance du corps humain, de son organisation, de sa structure, des lois qui président à son développement, et des conditions nécessaires à sa conservation. Que d'accidents graves, de maladies, d'infirmités, entraîne souvent dans les familles une conduite en contradiction avec la constitution du corps et les fonctions des organes ! Y a-t-il quelqu'un à qui ces connaissances fussent plus nécessaires qu'à la mère, pour la guider dans les soins à donner à ses enfants ? Pour en montrer la nécessité, il suffirait de rappeler l'accroissement survenu dans la durée de l'existence, et le nombre considérable d'enfants que l'on conserve à la vie, depuis que la science a rendu plus générale la connaissance des soins dont ils doivent être l'objet.

Nous laisserons de côté la Minéralogie et la Géologie, sciences généralement sans rapport avec les occupations des femmes, et dont la connaissance aurait d'ailleurs peu d'attraits pour elles. Quel plaisir, par exemple, trouverait des jeunes filles à charger leurs poches de roches et de minéraux dans une promenade, afin d'en faire l'étude au retour ? Mais nous n'en saurions dire autant de la Botanique. S'il est une science qui leur convienne et qui leur plaise, c'est assurément la science des fleurs, ces êtres charmants qui sont à un si haut degré en rapport avec leurs goûts, leurs habitudes et leur genre de vie. Il y a d'ailleurs dans l'étude des plantes une influence morale qui n'échappera à personne ; elle nous rapproche de la nature et de Dieu, qu'elle nous apprend à aimer dans ses œuvres les plus charmantes ; elle procure à l'âme les plus douces satisfactions ; c'est une distraction toujours nouvelle et toujours vive, qui ne laisse aucun ennui après elle, qu'on se procure sans aucune dépense, et qui nous détourne de plaisirs moins purs et plus coûteux ; elle contribue enfin à répandre du charme sur le séjour des champs où un si grand nombre de nos élèves sont destinées à passer leur vie. Aussi ne pouvions-nous mieux terminer que par là cette étude des différentes branches d'instruction qui conviennent aux filles et de l'esprit qui doit y présider. — Extrait du *Journal des Instituteurs*.

Causeries avec les enfants.

On a pu croire pendant longtemps que les enfants ne pouvaient rien apprendre qu'avec des livres : le maître ou la maîtresse semblait n'être là que pour en expliquer le contenu et aider plus ou moins à le faire comprendre. La conséquence de cette opinion, c'est que plus l'enfant avait de livres entre les mains et plus il en portait chaque jour sous son bras ou sur son dos en se rendant à l'école, plus il paraissait apprendre. Le savoir se mesurait, pour ainsi dire, au poids des volumes. Celui qui en avait étudié et qui pouvait en réciter le plus grand nombre de pages, passait naturellement pour le plus instruit.

Peu à peu la lumière s'est faite. On a commencé à comprendre qu'avec ce système la mémoire était trop communément la seule faculté exercée, qu'on la fatiguait même en la surchargeant, et qu'en même temps on laissait sans culture une foule de facultés non moins nécessaires à l'homme, puisque c'est à elles qu'il est donné de faire une application utile des faits rappelés par la mémoire. On a reconnu que les livres ne sont qu'une lettre morte, et que la parole du maître peut seule leur donner la vie. Ce qui importe, en effet, ce n'est pas ce que l'élève a appris, mais ce qu'il a compris : or, très-souvent, l'un est en raison inverse de l'autre.

De cette manière plus exacte d'envisager les choses, il s'en est suivi cette conséquence naturelle qu'on a été en accordant de moins en moins d'importance à l'emploi des livres pour les enfants, résultat précieux puisqu'il diminue les frais de l'instruction, et qu'il la met davantage à la portée des familles pour qui la dépense à faire en achat de livres devenait souvent un obstacle, soit qu'elles dussent faire cette dépense elles-mêmes, soit que la commune la prit à sa charge.

Plus tard, on est arrivé aussi à comprendre qu'il y a pour l'enfant des écoles primaires une culture de l'intelligence qui est plus utile pour lui que la science proprement dite, parce que celle-ci ne sert à rien sans celle-là, qu'elle peut même avoir des dangers et conduire l'homme à sa perte. On a reconnu encore qu'il y a beaucoup de choses que l'homme a intérêt à savoir, en dehors de la science qui s'apprend dans les livres, l'arithmétique ou la Grammaire, la Géographie ou l'Histoire. Cette science qui ne s'étudie pas dans tel ou tel ouvrage, et que cependant chacun doit posséder, c'est la science de tout le monde, la science de la vie, la connaissance du monde où nous vivons et de tout ce qui nous entoure. Pour cette science, point d'ouvrages méthodiques, point de traités plus ou moins élémentaires ou savants, mais seulement des yeux pour observer et une intelligence pour raisonner, avec un guide pour diriger l'enfant dans ses observations et lui apprendre à tirer des conséquences exactes des choses.

Ce guide, c'est le maître ou la maîtresse, qui avec leur supériorité d'intelligence et de savoir, ont en eux-mêmes tout ce qu'il faut pour conduire l'enfant dans un travail où il s'agit simplement de l'habituer à se servir de ses facultés en lui apprenant à en faire un juste usage. Mais l'enfant ne saurait faire usage, de ses facultés en restant simple auditeur d'une leçon, c'est-à-dire un auditeur à chaque instant distrait, parce qu'il n'a rien à faire, et, par conséquent, toujours inattentif à un certain degré. Il faut provoquer l'activité de son esprit par une suite continuelle de questions, qui nécessitent un travail de toutes ses facultés, afin d'en obtenir des réponses, qu'on fait suivre d'explications ou de rectifications, et auxquelles on rattache successivement de nouvelles questions. Il faut, en un mot, lui parler et le faire parler.

Parler avec les enfants et les faire parler, voilà par